

interdictions. « C'est parce qu'elle sait déjà, cette Valentine de quinze ans et demi, qu'il faut couper sans pitié tous les morceaux pourris de la vie pour n'en garder que les moments bénis. » Mais, malgré sa grande détermination, la jeune Chandrey butera inévitablement contre la liberté des autres qui fera évidemment contrepoids à la sienne.

Entre l'adolescente qu'elle fut et la femme qu'elle est devenue, il semble y avoir peu de différence : Valentine Chandrey mène encore et toujours sa vie comme elle l'entend. Seule, elle maintient néanmoins avec son passé un lien par l'entremise de son premier amour, Baptiste. Cette présence surnaturelle la guide et lui tient désormais compagnie. Bien que *Adieu, phénomène* soit un roman qui ne renouvelle pas la forme, on le lit d'un trait.

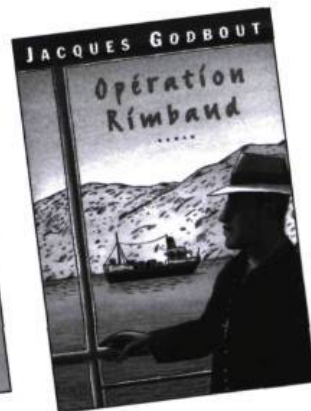
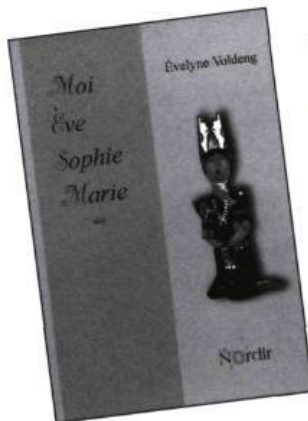
Sylvie Trottier

MOI ÈVE SOPHIE MARIE
Évelyne Voldeng
Le Nordir, Ottawa, 1999,
165 p. ; 18 \$

Professeure au département de français de l'Université Carleton (Ottawa), Évelyne Voldeng a publié une douzaine d'ouvrages, essentiellement des recueils de poèmes et quelques romans. Son plus récent texte, *Moi Ève Sophie Marie*, est un récit de prose poétique dans l'ensemble très réussi, d'un souffle absolument remarquable, en dépit de la répétition de certaines images et d'un discours de la contestation terre à terre (essentiellement à saveur féministe) qui parfois heurte trop brusquement la fluidité des métaphores.

Mais enfin, le propre d'un récit est de raconter quelque chose, et l'on ne se plaindra pas ici de ce qu'il raconte, puisqu'il raconte justement si

finement. Visiblement, l'auteur a écrit son texte avec passion et plaisir (ce qui ne veut pas dire avec facilité, au contraire on ne produit pas un tel texte sans acharnement), et ce n'est pas moins de passion des mots qu'il est exigé du lecteur pour qu'il éprouve du plaisir à la lire. L'écriture, qui s'éprouve dans un incessant « corps à corps avec la matière langagière », exploite abondamment une métaphore capricieuse, sculptée de mots rares et profondément sensuelle. « Je vaporiserai au creuset de l'écriture les vagues toujours renouvelées d'imperceptibles naissances, recueillant, dans l'écume de mes chaluts, des grappes de graines de concombres marins, des poils d'oyats, d'érotiques cils de moules et de rouges doigts convulsionnaires d'actinies. » Colette n'aurait pas daigné une telle prose. Ni sans doute le parcours de cette narratrice acharnée à construire son propre destin, sa trace dans un univers masculin aliénant. Après un « mariage codifié » en Provence, la narratrice brise « les chaînes de la culture masculine » pour refaire sa vie à Ottawa, où elle enseigne à contrat la langue et la littérature à l'Université. Dans ce milieu universitaire, elle retrouve « un système de valeurs établies par les hommes » ; en outre, elle se sent écrasée et aliénée par les tâches administratives et la compétitivité du milieu. Peu à peu elle prend ses distances, puis perd son emploi et sombre dans une dépression « royale ». Après avoir flirté avec le nationalisme, le syndicalisme, le féminisme, elle trouve le salut d'une part dans l'écriture poétique, d'autre part en Acadie, qui lui rappelle ses origines bretonnes et où elle retrouve un contexte identitaire qui la rejoint. « Sagouine, ma commère, il nous faut retourner au banc de la petite



école pour apprendre à lire dans l'abécédaire nouvelle méthode globale et épeler l'évangile de la femme Avenir. » Cet abécédaire imaginaire, c'est celui d'un « village global nouvelle manière » ou de « l'amour pluriel », où chaque femme, libre de construire son identité, aurait sa place.

François Ouellet

OPÉRATION RIMBAUD
Jacques Godbout
Seuil, Paris, 1999,
154 p. ; 19,95 \$

Le dixième roman de Jacques Godbout met en scène le héros-narrateur Michel Laroche, jésuite agnostique de 35 ans, à qui on a confié la mission de faire sortir d'Éthiopie, en fraude, les Tables de la Loi que Moïse aurait reçues de Dieu et que leur gardien, l'empereur Hailé Sélassié, ne veut pas voir tomber « dans des mains impies ». C'est l'« Opération Rimbaud », lui déclare son provincial, en souvenir de la ville de Harar, où a vécu le poète français. Au cours de ses démarches, le père Laroche découvre les intérêts qui poussent tout le monde dans cette affaire : le pape, le Négus, les jésuites, les hommes politiques. Il prépare donc un plan pour en tirer profit lui aussi. Mais... ne dévoilons pas le finale !

Sous le couvert d'une fiction qui emprunte de toute évidence de nombreux traits à l'existence même de son auteur, *Opération Rimbaud* est presque une attaque en règle

contre la Compagnie de Jésus, ses membres, ses préceptes, ses traditions. Rares sont les situations où les disciples d'Ignace de Loyola méritent l'estime dans laquelle on les tient généralement : ils sont plutôt ici des spécialistes dans « l'art d'accommoder la vérité » et dans la pratique des restrictions mentales, ils ne s'interdisent guère de plaisirs charnels malgré leurs vœux de chasteté, ils sont toujours liés au pouvoir (Rome, la CIA), ils ont « parfois du sang sur les mains ». Cependant, au lieu de donner dans le ton du pamphlet iconoclaste, le récit emprunte le mode humoristique et la narration à la fois simple et soutenue, précise et directe, de la conversation : « Disons au départ que cette histoire est sulfureuse, qu'elle sent le diable [...]. Convenons [...] que cette histoire sent les œufs pourris. Et que l'on se bouche le nez, si on ne veut l'entendre ! », commence en effet le père Laroche, qui se présente comme « un animal domestique à peine apprivoisé, un chat de gouttière qui connaît les bonnes manières ».

Opération Rimbaud est un récit court, non transcendant, mais drôle et en général bien mené, malgré certains passages où la vraisemblance est mise à rude épreuve. (Mais n'est-ce pas un clin d'œil auctorial ?) C'est aussi un roman bien écrit où se révèle l'aisance de l'écrivain d'expérience et où s'affiche le vocabulaire idoine de qui a digéré des acquis culturels.

Jean-Guy Hudon